

ques en dentelles ; j'allumai dans chaque salon des pastilles du sérail... des nuages d'encens... on se fût cru en plein conte des *Mille et une Nuits*... et toute frissonnante, installée gravement à mon poste, j'attendis l'heure indiquée... Je ne sais pas, monsieur le juge de paix, ce que vous avez à rire... je vous croyais un magistrat sérieux...

— Continuez, ma bonne madame Ramelot. Je vous fais toutes mes excuses de cet accès d'hilarité intempestif.

— Vous devriez bien rappeler à l'ordre l'inculpé qui est là à se tordre d'une manière bien indécente pour la justice.

...A partir de ce moment le drame commença. Bien attendu, je voulais que le sanctuaire restât parfumé, vierge de toute souillure, — et de même que l'on barre les rues dans lesquelles doit passer la voiture présidentielle, de même je crus des mon devoir d'interdire au public l'accès de mon établissement. Or, précisément, à partir de trois heures, c'est le moment du coup de feu. La digestion est faite. Les Champs-Élysées battent leur plein, comme animation. Le jardin est rempli d'enfants, de nourrices, de personnes respectables et âgées qui ne peuvent pas attendre. A tout ce monde-là, je refusai inexorablement ma porte. Ah ! monsieur Plingard, je vous assure qu'il me fallut ce jour-là avoir un cœur de bronze. Il y avait des vieux clients, — presque des amis, — qui venaient chez moi depuis plus de vingt ans. Ils me suppliaient, les larmes aux yeux, de les laisser pénétrer une minute, une seconde. Tout pâles, avec de petites gouttes de sueur qui perlaient sur leur visage décomposé par la souffrance, ils se jetaient à mes pieds et s'embrassaient mes genoux. J'étais inexorable, et bien que moi-même fut cruellement déchiré par cet affreux spectacle et que mon café au lait m'en restât sur l'estomac, je ne laissai rien voir de mon émotion.

Depuis l'avenue des Champs-Élysées jusqu'à l'avenue Gabriel c'était une queue de pauvres être se roulant, poussant de cris plaintifs. En les évaluant à trois sous l'un dans l'autre...

— Comment l'un dans l'autre ?

— Oui, en bloc, si vous aimez mieux, je calculais mentalement que je réalisais une perte sèche d'au moins trente-cinq francs, mais, bah ! je pouvais bien faire ce sacrifice au petit-fils du grand Carnot, au digne descendant de l'Organisateur de la victoire. Enfin, sur ma demande, la police dispersa le rassemblement au moment où un malheur était à craindre, et où l'on allait peut-être enfoncer mes portes. Il était près de quatre heures. Et toujours pas de Président ! J'étais étonné, d'après ce que l'inspecteur m'avait affirmé de la régularité des fonctions... Enfin j'aperçus M. Carnot qui sort du Palais de l'Industrie. Eh bien monsieur le juge, vous allez bondir ! Il ne m'a pas seulement regardée, M. Carnot ! D'ailleurs, j'ai eu des renseignements par un de nos clients, le général Brugère... Le Président est très régulier, c'est vrai, mais son moment, c'est, huit heures du



## UN BEAU POISSON

M. Jos. Lessard a pris le 17 juin un superbe maskinongé pesant 41 livres. (*Le Monde*.)

matin. Jamais dans la journée. Bref, M. Marius Maboul, le misérable ici présent, s'était indignement moqué de moi.

— Enfin, qu'est-ce que vous demandez ?

— M. Plingard, j'ai fait mon compte : drapeaux, fleurs, photographie, usure du bonnet vert, pastilles du sérail, pertes des pratiques — à trois sous l'un dans l'autre — déconsidération jetée sur mon établissement, mécontentement des clients... café au lait sur l'estomac, bref, je vous l'ai dit, je réclame vingt mille francs de dommages-intérêts. Vous avez beau bouffer, monsieur Maboul, vingt mille francs, pas un sou de moins.

— Eh bien ! ma pauvre dame, je suis désolé, mais je n'ai pas plus de pouvoir pour vous faire accorder une somme aussi forte que pour la prison. De plus, le délit ne me paraît pas très caractérisé... Bref, je me déclare incompetent.

— Ainsi, dit Mme Ramelot, rouge de fureur, vous ne pouvez rien faire pour moi ?

— Absolument rien.

— Ah ! c'est comme ça ! C'est ainsi qu'on rend la justice sous votre sale gouvernement. Eh bien ! apprenez que je vas lui envoyer une invitation à LUI, rue Dumont-d'Urville, avec ses entrées à vie ; oui, monsieur, à vie !! Et il viendra, car c'est un homme charmant. Vive Poulanger !

Et Mme Ramelot sortit, exaspérée, en lançant comme trait du Parthe ce cri factieux, qui retentit comme une protestation lugubre sous la voûte solennelle de la justice de paix du huitième arrondissement. POMPON.

## Un amour au bal des Torquettes

C'était un soir de l'hiver de 1875. J'étais reporter au *Bien Public* et j'avais l'habitude pendant chaque veillée de tailler une bavette au poste central de la police avec les détectives et le sergent de service.

Ce soir-là le crime chômaît et par conséquent il y avait disette de nouvelles.

— Veux-tu un sujet d'article pour ton journal. Je suis libre ce soir et je puis te conduire toi à un bal, comme tu n'en a jamais vu de ta vie.

Celui qui me parlait était feu le détective Lafon.

— Oui, continua-t-il, si tu veux avoir du plaisir pendant une couple d'heures tu vas m'accompagner au bal des Torquettes.

— Où se donne ce bal-là.

— C'est dans une des grandes salles de la manufacture de tabac de McDonald. Je t'assure que tu rencontreras là quelques unes des plus jolies filles du faubourg Québec. Viens-tu ?

— All aboard pour le bal des Torquettes, répondis-je en mettant mon pardessus.

Je ferai un rapport de la soirée ça sera du nouveau pour mes lecteurs.

Une demi heure plus tard en compagnie du policier je fesais mon entrée dans le bal.

Un orchestre composé de cinq ou six musiciens italiens juchés sur une estrade, donnait le prélude d'un quadrille.

Une des plus grandes pièces de la manufacture avait été métamorphosée en salle de bal.

Les Drapeaux multicolores, des guirlandes de verdure, ornaient la salle qui offrait un joli coup d'œil.

Vous parlerai-je des toilettes ? Il y en avait de tous genres. Les robes des demoiselles présentaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Les grecian bends qui étaient la grande mode du jour décrivait les saillies plus prononcées au-dessus des pullbacks faits avec des rubans dont les tons crus harponnaient la vue.

Ce que j'admirais surtout dans la toilette de ces dames était les souliers à talons hauts appelés *shoo-fly* agrémenté de larges boucles d'acier au milieu des rosettes.

Les colliers, les bracelets les chaînes, les pendants d'oreilles les épinglettes et les médaillons en simili-or étincelaient sous la lumière du gaz. Les cravates des messieurs étaient pour la plupart d'un rouge criard ou d'un bleu au ton chatoyant.

En faisant ma tournée d'inspection, je fus frappé par la beauté et la grâce minaudière d'une des danseuses. En la voyant je fus féru pour elle du sentiment le plus tendre. En la contemplant je tombai dans une douce rêverie, mon cœur commença à battre violemment par l'action du feu qui venait de l'envahir, j'éprouvai une constriction oppressive dans la poitrine, je me sentis monter un paquet de sang à la figure. Il ne fallait plus le dissimuler, j'étais amoureux fou de cette jeune fille.

Lorsque mes sens troublés eurent repris un peu de calme je demandai à mon compagnon de me trouver quelqu'un qui me présentât à cet ange. Ce fut l'affaire d'une couple de minutes. Un des contre-maîtres de la manufacture se chargea de la présentation et un quart d'heure après, je figurais dans un quadrille avec mon idéal au bras.

La danse finie, nous nous promenâmes dans la salle en nous disant ces banalités qui forment le fonds des conversations entre nouvelles connaissances.

Mon ange s'appelait Séraphine.

Elle me plongea dans un délicieux émoi en m'apprenant qu'elle n'était pas attachée à la manufacture de tabac, et que son occupation était celle de fleuriste.

Fleuriste, mon nouvel amour allait devenir plus poétique. Avoir pour amie une fleuriste, quel rêve pour un bohème. Je songeai à Mimi Pinson et à Musette de Murger. C'était décidé, j'allais faire une fin en épousant une fleuriste.

J'allais couler des jours heureux et remplis de poésie avec ma charmante compagne.

Après avoir conversé avec celle-ci une vingtaine de minutes je lui demandai :

— Dites-moi donc, s'il vous plaît mademoiselle, dans quel magasin préparez-vous vos fleurs ?

— Je ne travaille pas dans un magasin. Je suis fleuriste dans la manufacture de chaussures de Fogarty. Je fleuris les toe-caps des bottines en prunelle.

Ces paroles produisirent sur moi l'effet d'une douche d'eau glacée. Mon rêve s'évanouit et mon amour trépassa de mort subite.

Je sortis du bal des torquettes la mort dans l'âme. ASHBY.